

## Chapitre I

*« Près de l'eau qui coulait doucement on la vit rôder longtemps, longtemps... »*

« Sous les ponts », 1935, Fréhel

En lisant son journal en ce soir printanier de mai 1964, Isabella pensait à son père, à la vie qu'il avait menée. De la fenêtre de l'hôtel « Kastell an Daol », donnant sur le port de Molène, elle scrutait la mer. La chambre était à son goût, rehaussée de tentures chaleureuses et d'un lit énorme sur lequel trônait un édredon de plumes d'oie. Un guéridon était posé dans un coin, supportant un vase rempli de fleurs sauvages et une lampe à huile diffusait un éclairage diaphane. Le léger bruit du ressac la berçait, telle une littorine\* murmurant à l'oreille des marins. Le temps n'avait pas de prise sur ses pensées et elle continuait d'errer dans ses souvenirs, le regard fixe. Elle se retrouva sur le balcon d'un appartement loué par ses parents pour les vacances, trente ans en arrière et face à une autre mer. Mais ce soir particulier, alors que l'ondoiement lunaire esquissait des reflets magiques sur l'écume des vagues et que l'île dormait, une forme étrange se dessina sur l'horizon.

L'approche d'un bateau troubla cette aquarelle aux couleurs nocturnes. Ses occupants s'agitaient comme des fourmis, courant dans tous les sens. Deux ombres portaient un lourd fardeau, qu'elles s'apprêtaient à jeter par-dessus bord, lorsqu'un bruit métallique la sortit de sa torpeur. Une portière venait de s'ouvrir.

La mer s'était transformée en route, les vagues en pavés. De longs réverbères dispensaient une lumière blafarde et de fines lamelles de pluie les cinglaient.

Un homme gisait le long du caniveau, vêtu simplement d'une gabardine écossaise en popeline. Trop petite pour lui, ses avant-bras dépassaient des manches. Il était allongé sur le ventre, ses bras essayant de happer ce trottoir, éternelle bouée de secours. Une autre chose détonnait dans ce décor macabre. Il n'avait pas de chaussures, juste une chaussette au pied gauche. Les flots impétueux de la rigole se détournèrent de son corps et son sang qui se répandait suivait ce nouveau ruisseau.

Les volets d'une maison située à droite de ce dormeur inconscient claquaient crescendo. Ils accompagnaient les gouttes d'eau qui harcelaient les pavés d'une musique effrénée. À l'intérieur de la bâtisse, aucune lumière n'oscillait, aucun bruit ne s'entendait. Il y avait juste une petite fille, à sa fenêtre. Elle regardait, à l'abri, derrière ses rideaux de tulle blanc, le corps sans vie de l'homme. Elle avait observé de sa chambre, à peine éclairée par les réverbérations des lanternes, l'étrange ballet de la voiture et de ses passagers. Elle fixait cette forme sombre inerte, ces cheveux sur lesquels s'accrochaient détritiques et autres mégots de cigarettes, comme une vieille matrone avec ses bigoudis. Elle ne voyait pas son visage, mais l'âme du défunt traversa l'esprit de la fillette et erra sur les murs de la pièce, la dévisagea et étendit les bras, implorant de l'aide. Ayant pris peur, elle recula et buta malencontreusement contre le guéridon et le vase de porcelaine bascula. Elle ne put le retenir. Le bruit qu'il fit en se fracassant ne troubla même pas la maisonnée. Elle réveilla ses parents. Ceux-ci ne crurent pas son histoire abracadabrante et se levèrent en ronchonnant d'avoir été tiré de leur sommeil pour entendre de pareilles sornettes. Elle leur montra le mort. Sa mère s'empressa de tirer les rideaux et son père la fit reculer et asseoir dans un fauteuil.

— De toute façon, il ne bouge pas et en plus il pleut à torrents, indiqua Louis Fromveur.

— Mais père, peut-être est-il simplement blessé ?

— Cela suffit, retourne dans ta chambre et oublie-le !

— Ton père a raison ! commenta Violaine, sa mère. N'y pense plus !

— Mais, pourtant...

— Assez, il ne s'est rien passé, nous n'avons rien vu. Laissons faire la police. À chacun son métier. Il n'est jamais bon de se mêler d'histoires qui ne nous regardent pas, dit-il en signe d'acquiescement envers sa femme.

La petite fille, du haut de ses douze ans, ne comprit pas leur réaction. Elle partit dans sa chambre, la mine renfrognée et n'osa pas les contredire. Pourquoi ne la croyaient-ils pas ?

Isabella s'assit sur le rebord de son lit, prit son journal et relata les faits : qu'en cette nuit du mardi 6 octobre 1934, elle avait aperçu un cadavre et noté un numéro d'immatriculation : 7651 RF 8. Que c'était une voiture presque noire, avec deux gros phares ronds à l'avant et une drôle de malle à l'arrière. Sur le radiateur, deux grands accents circonflexes l'éblouissaient et il manquait la mascotte du bouchon sur le capot. Le conducteur, nerveux, fumait cigarette sur cigarette, tandis que son acolyte mâchait et remâchait un chewing-gum. Le corps du malheureux flottait toujours entre le véhicule et le caniveau. Les deux sbires attendaient. Isabella aussi, mais elle ne vit pas l'inconnu qui les rejoignit. Elle s'était endormie, épuisée par la longue attente.

\*\*\*

Le lendemain matin, très peu de journaux parlèrent de cet incident, juste quelques lignes dans le « Petit Journal », à la rubrique faits divers. Entre la guerre civile espagnole qui allait éclater, les futurs Jeux olympiques de Berlin ou la disparition d'un savant aussi célèbre que Marie Curie, la mort de cet inconnu était banale. De taille et corpulence moyenne, cheveux bruns, yeux bleus, il ressemblait à monsieur tout le monde, mais à un détail près. Deux lettres étaient tatouées sur son poignet : A D. Le journaliste, tout comme les policiers chargés du rapport, en avait déduit que c'était un règlement de comptes entre malfrats et classé le dossier. En ces temps incer-

tains, les bouts de papier encrés préféraient relater les potins mondains, façon précaire de faire vivre un journal. Car « la guerre des tranchées » s'était à peine tue, refermant ses mâchoires mortelles sur le cœur des hommes et noyant le berceau d'une jeunesse qu'il fallait renaître et exorciser ses peurs. Cette vie austère avait raffermi toutes les envies et peu importait le cadavre d'un inconnu. Sauf pour une petite fille.

Ses parents se levèrent comme à l'accoutumée, arborant une mine condescendante, faisant une totale abstraction des événements passés. Sa mère avala son thé par petites lampées et grignota quelques biscuits. Son père laissa son café refroidir et feuilleta le quotidien du jour, des finances à la politique, nonobstant les chroniques mondaines. Isabella ne savait que penser : comment pouvaient-ils petit-déjeuner, alors qu'un homme était inconscient sous leur fenêtre ? D'habitude si prête à engloutir ses tartines beurrées à la confiture de framboise, elle resta sur sa faim, ressassant la scène de la veille. Elle ne saisissait pas pourquoi ils ignoraient ou faisaient semblant d'ignorer ce drame. Surtout son père, lui qui en 1917, avait connu le fameux Chemin des Dames et obtenu la croix de guerre pour acte de bravoure. D'avoir vu autant de ses camarades tomber, morts ou estropiés à vie et ne pas se révolter devant un crime ? Cette guerre l'avait-elle intoxiqué au point d'en perdre toute notion humaine ? Isabella n'avait jamais su pourquoi et comment il avait réussi à revenir au pays, valide et qui plus est, décoré. Tandis que d'autres enfants avaient vu leur père partir et ne pas revenir.

## Chapitre II

*« Et le monde anxieux attendait de savoir si le petit sentier était enfin franchi. »*

Roland Dorgelès

*Journal de Louis, lundi 16 avril 1917*

*Pourquoi a-t-on appelé cet endroit « le Chemin des Dames », alors qu'il n'y a que boue et sang, recouvrant nos oripeaux azurés ? Et cette vermine qui nous ronge, pendant que nos généraux sont au chaud dans leur pelisse. Peut-être attendent-ils que la Camarde leur donne un coup de pied dans leur postérieur, avant de comprendre leurs erreurs. Ne se rendent-ils pas compte de leur imposture, le cul sur leur chaise en train de gueuletonner ?*

Louis Fromveur, étendu dans sa tranchée comme un rat, rêvassait au milieu de ses compagnons d'infortune du 208<sup>e</sup> régiment d'infanterie en attendant l'assaut.

— Louis, réveille-toi !

— Hein !

— On grimpe.

— Tu rigoles, cela fait déjà trois fois aujourd'hui. Ce n'est pas possible, ils veulent notre peau, ces empaffés ! s'écria-t-il irrité.

— Ne fais pas le con, Louis, ils te fusilleraient. Ils ont la gâchette facile en ce moment. Pour l'exemple, qu'ils disent.

— Il faut que l'on sorte de ce borbier.

— Mais comment, sans aide, ni argent ? se soucia Gustave.

— T'en fais pas, j'ai vu le lieutenant Duvaucelle cacher des papiers dans ses poches. On aurait dit des « emprunts ». Il doit y en avoir pour une forte somme.

— T'es malade, Louis. Tu veux finir au peloton d'exécution ? Tuer un officier !

— Un de plus ou de moins, personne n'y fera attention.

— Je ne peux pas te laisser faire ça !

— N'en parlons plus, tu as pt'êtr raison. On partira sans.

— Comme cela, d'accord. Mais il faudrait trouver des provisions et des vêtements civils.

— Je m'en occuperai le moment venu. Tu n'as qu'à te tenir prêt.

— D'accord, mais oublie le lieutenant. Dépêche-toi, prends ton barda, le capitaine va siffler la charge.

Au troisième coup de sifflet, les hommes s'élançèrent du haut des tranchées.

*En une heure, une dernière offensive sur le plateau de Craonne, qu'ils disaient nos généraux et la victoire serait nôtre. Mais à quel prix : la vie du haut de mes vingt ans ne vaut-elle pas une étoile de tes manches, général boucher ?*

\*\*\*

*Un mois après*

Les lignes changeaient, se modifiaient sans arrêt, pour revenir toujours à la même case départ. L'avancée française était stoppée par la défense allemande. La contre-attaque des Boches était annihilée par la résistance des poilus. Dans ce borborygme où les hommes marchaient sur les cadavres de leurs amis et ennemis, la vermine et la puanteur avaient fait de ces séchoirs et de ces creutes\*, des lambeaux d'âmes, trois années d'une géhenne\* sans fin.

Gâteau de pourriture charnelle, une « forêt noire » à étage : une couche de Prussiens, une autre de tirailleurs sénégalais, une troisième de germains et une quatrième de vétérans français et alliés. Le tout agrémenté de copeaux de fils barbelés et de shrapnels, d'une asper-sion jaune et « moutardée ». La Grande Faucheuse avait eu son dessert favori.

Mais Louis et Gustave étaient indemnes, chanceux, dans ce fatras nauséabond. Ils n'avaient pas oublié leurs envies de silence et de

chaleur, loin des tourments de cette guerre qu'ils n'avaient jamais compris et qu'ils ne comprenaient toujours pas. Le lieutenant était encore de ce monde lui aussi, mais pour moins longtemps, d'après Louis. Les fantassins dormaient dans leurs tranchées empuanties, en cette nuit du 20 mai 1917. Des bruits couraient le long des cour-sives, indiquant que des soldats de la V<sup>e</sup> division seraient revenus à l'arrière, ayant refusé d'aller au combat.

— Tu y crois ? demanda Gustave.

— Ne t'occupe pas de ces racontars de bonne femme, rétorqua Louis.

— Mais, pourtant...

— Laisse l'état-major et les révoltés se débrouiller entre eux. Nous, nous avons d'autres problèmes à régler. Il faut que l'on fasse attention et ne pas intervenir dans cette histoire, si nous voulons avoir une chance de réussir notre évasion.

— D'accord, c'est toi le chef.

— Fais ce que je te dis, j'ai déjà mon plan. Pour le moment, nous ne tenterons rien. Nous attendrons que cela se calme un peu. Maintenant, roupille un peu et ferme-la.

Une nouvelle attaque était programmée pour le lendemain à l'aube.

\*\*\*

*21 juin 1917*

— Lieutenant Duvaucelle, lieutenant ! appela une estafette. J'ai un message du commandement.

— Il est là-bas, indiqua un soldat, en pointant le doigt vers le bout de la tranchée.

— Un pli du GQG, mon lieutenant.

— Donne ! Tu peux retourner à ton poste.

— Merci mon lieutenant.

Suivant les nouvelles directives de l'état-major, chaque unité devait passer dans les camps et se préparer à de nouvelles actions offensives. Le nouveau généralissime voulait décomposer les attaques en

plusieurs étapes : reconnaissance du terrain, approche, puis assaut avec le soutien de l'artillerie et de l'aviation. Ne pas répéter les mêmes erreurs que son prédécesseur et foncer tête baissée, quel qu'en soit le prix humain à payer. Le moral des troupes était au plus bas depuis ces derniers mois, chacun pensait être de la chair à canon. Il fallait des victoires et beaucoup moins de morts. Et cela serait possible d'après le général en chef, si tous suivaient ses ordres.

\*\*\*

### *Octobre 1917, La Malmaison*

L'escouade du lieutenant Duvaucelle, suite au démantèlement de sa compagnie et du nombre de pertes, avait été réaffectée à la VI<sup>e</sup> armée du général Maistre et devait participer avec un bataillon de chasseurs à pied, à l'attaque du fort de La Malmaison.

Ordre avait été donné par le Grand Quartier Général d'attaques simultanées, appuyées par des chars afin de s'emparer de ces positions. Cela permettrait à l'état-major d'avoir de nouvelles perspectives de vision du champ de bataille dans la vallée, du sud de l'Ailette au village de Craonne et de disposer de meilleurs emplacements. L'artillerie devait pilonner cette zone pendant plusieurs jours. L'ennemi ne devait à aucun prix se ravitailler ou être relevé. Le général Pétain voulait les épuiser, moralement, physiquement et matériellement. Les forces en présence étaient plus ou moins égales, avec un petit avantage aux Français, tant en hommes qu'en canons. Les combats seraient d'autant plus âpres que chacun voulait conserver cet avantage du « Chemin des Dames » et les tranchées de première ligne en subiraient toute la violence.

Louis et Gustave, eux, attendaient comme leurs camarades en ce 17 octobre. L'artillerie avait commencé son office, réglée comme une horloge. Les canons vomissaient leurs obus sur les tranchées adverses, ignorant ces fourmilières humaines. Et ce feu d'artifice allait durer quatre jours.

Le 22, les Allemands interceptèrent un message radio, connaissant ainsi le jour prévu pour l'offensive française comme pour l'attaque

du 16 avril dernier. Dans la nuit du lundi au mardi, à l'heure où la lune s'était faite discrète, des ombres bleutées se rassemblèrent. Ce moment étrangement calme permit de préparer et de jalonner les passages pour fondre sur l'ennemi. Tous, accroupis, allongés ou debout, englués dans une guerre qui n'en finissait pas, se demandaient s'ils reverraient le jour se lever, au hasard d'une cigarette ou d'un verre d'eau de vie, réconfort d'un instant.

Minuit, une heure, deux heures, le temps s'égrenait dans une platitude apparente, les hommes s'interrogeaient sur ce que faisait l'ennemi. La réponse ne tarda pas. Vers quatre heures du matin, une pluie d'obus martela le sol français. Coups de tonnerre ou coups de semonce, tirs de barrage, contrebatteries, ce match de ping-pong entre artilleurs dura une heure. Puis silence total, comme si quelqu'un avait décidé d'une accalmie pour le grand saut contre les positions ennemies. Cinq heures quinze, les sifflets retentirent et comme un seul homme, l'immense vague bleue se jeta dans le vide d'une campagne aux aguets. Louis et Gustave, devenus sergent et caporal, suivirent leur lieutenant, comme d'autres le firent avec leurs chefs de bataillon, mais pas forcément pour les mêmes raisons. Le sieur Duvaucelle, officier de son état, ne reviendrait pas de cette ultime attaque.

Les deux comparses avaient prévu de mettre leur plan à exécution pendant cette offensive. Aidés en cela par une nuit noire, avec juste en point de repère les lueurs des obus incendiaires sur le fort de La Malmaison, phare perdu au milieu de cet océan boueux. Les balles pleuvaient, sorties des mitrailleuses allemandes, comme des grains de riz que l'on jette aux mariés lors des noces. « Des noces, ah oui, où avais-je la tête ? Ce sont mes noces, macabres, soit ! Mais il faut bien que je mange, j'ai bon appétit en ce moment », s'esclaffa la Camarde.

Louis et Gustave semblaient intouchables. Leurs camarades tombaient les uns après les autres, devant eux. Certains, les bras en croix dans leurs trous d'obus, quelques-uns pendus comme des ostensoirs sur leurs séchoirs, d'autres éparpillés dans cette terre aux apparences lunaires. Leur sang, bleu, blanc, rouge ou noir, inondait ce désert aux

mille silences et leurs os s'érigeaient, squelettes levant les mains vers le ciel, en signes posthumes. Toutes les souffrances et toutes les angoisses de ces cœurs meurtris jaillissaient dans le tréfonds des ténèbres, au son de cette musique lancinante, telles des trompettes d'un air d'opéra.

En descendant d'une contre-pente, le lieutenant prit une balle dans la tête, entrant par le côté gauche, juste en dessous de l'oreille. Le pistolet de Louis fumait encore. Il s'en était fallu de peu, l'officier avait tourné la tête instinctivement. Gustave n'avait rien vu et s'était accroupi dans le trou d'obus.

— Qu'est-il arrivé ? Ce n'est pas toi, j'espère ? questionna Gustave.

— Non, cela doit être un tireur isolé.

— Il n'y a plus d'ennemis, le coin a été nettoyé.

— Bah, je n'en sais rien. Il faudrait l'emmener au poste de soins, préconisa Louis.

— Tiens, je ne te savais pas si avenant. Que caches-tu ?

— Mais rien, tu te fais des idées.

Pur hasard ou magie étayant ses dires, une salve atterrit à leurs pieds, blessant Gustave à la cheville.

— Alors, tu vois ! indiqua Louis en replongeant dans leur cachette.

— D'accord, excuse-moi ! Que fait-on ?

— Attendons la nuit, après on verra !

*Quelques heures plus tard, à la nuit tombée*

— Soldats, que faites-vous là ?

— Le lieutenant est blessé à la tête et le caporal à la cheville, mon capitaine ! affirma Louis.

— Pouvez-vous marcher ? demanda celui-ci.

— Oui, répondit Gustave.

— Bien, alors emmenez votre officier au poste de secours du 10<sup>e</sup> bataillon du 4<sup>e</sup> Zouaves. Ils pourront vous soigner. Je vous griffonne cet ordre sur un bout de papier, sergent. Vous le présenterez au médecin major.

— À vos ordres ! obtempéra Louis.

L'officier partit, Louis éclata d'un fou rire. Même le destin favorisait ses desseins.

— Eh Louis, ça ne va pas ? interrogea son compagnon, étonné.

— Si, si. Cela va même très bien. Tiens, prends cette canne, moi je porte ce pauvre Duvaucelle. Ça a l'air calme, profitons-en.

Le trio repartit vers l'arrière, suivant les ordres de ce capitaine rencontré par hasard, qui devait avoir « d'autres chats à fouetter », pour ne pas s'en inquiéter outre mesure. Après un kilomètre, ils rencontrèrent un autre chef de bataillon, qui les interpella.

— Où allez-vous sergent ?

— Au poste de soins. J'ai un ordre écrit, expliqua-t-il en tendant le bout de papier.

— C'est un ordre ça !

— C'est tout ce qu'on avait dans notre trou d'obus, mon capitaine.

— Bon, bon, je m'en accommoderai, mais vous direz à cet officier Dumont, que... Après tout, la journée a été rude, allez, disparaissez.

— À vos ordres ! reprirent les deux sous-officiers, en s'éloignant.

— Tu vois Gustave, on est passé. À nous l'argent, la belle vie, les femmes. On va pouvoir sortir vivants de cet enfer.

— Ouais, mais on n'est pas passé loin de la catastrophe.

— Pessimiste ! Une fois à l'infirmerie, tout ira bien.

— Mais toi, tu n'es pas blessé !

— Je vais faire comme si...

Il n'eut pas le temps de finir sa phrase. Un obus perdu éclata près d'eux, déclenchant un halo de poussière. Toussotant, Louis essaya de se relever, mais retomba dans le trou.

— Saleté de guerre, dit-il en touchant sa jambe sanguinolente.

Cherchant son ami, il le trouva face contre terre.

— Gustave, réponds-moi, Bon Dieu !

Mais celui-ci ne lui répondrait plus. En le retournant, il vit ses mains rougies, essayant d'attraper ses intestins. Un bout de métal l'avait perforé et vidé comme un vulgaire poulet.

— Sacré Gustave, jusqu'au bout, souffla-t-il effondré. Que vais-je faire maintenant que tu ne seras plus là pour me remettre dans le droit chemin ? Pardonne-moi, mon ami, je suis obligé de te laisser là,

allongé dans ce cercueil improvisé, à côté de cet imbécile de lieutenant. C'est dommage, nous aurions pu profiter ensemble de cet argent. Le destin en a voulu autrement. Je ne t'oublierai pas.

S'appuyant à l'aide d'une canne de fortune, le sergent Louis Fromveur arriva tant bien que mal au poste de secours. Il revoyait sans cesse l'image de son camarade, les mains en prière sur son ventre comme s'il se reposait, en compagnie de l'officier qu'il avait abattu. Le trou d'obus où il les avait laissés le tourmentait dans ses moindres pensées : leurs corps meurtris, prêts à être emmenés dans la charrette de la mort. Ses anciens compagnons semblaient l'appeler, tandis que l'Ankou le fixait tranquillement.

— Dépêchez-vous, avancez, au lieu de traîner, vociféra une infirmière.

— Euh, moi ! balbutia-t-il.

— Non, votre voisin, ironisa-t-elle, en le prenant par la main.

Louis se laissa emmener comme un enfant. Fatigué, épuisé par la blessure de sa jambe et les tourments mortuaires, il n'opposa aucune résistance. Au contact de cette chaleur humaine, il s'apaisa. La main de l'infirmière le rassura, tel un navire arrimé à son port, bien à l'abri.

Ayant reçu les premiers soins, il s'endormit sur une civière de fortune, au milieu d'un brouhaha inextinguible, déchiré de pleurs larmoyants et de cris de souffrance. Le peu de morphine avait suffi à le plonger dans les bras de Morphée.

\*\*\*

Entre-temps, une escouade était arrivée au trou et s'apprêtait à enlever les corps pour leur donner une sépulture décente. Le corps de Gustave fut remonté le premier, pantin désarticulé qui commençait à se raidir. Celui du lieutenant Duvaucelle allait suivre le même chemin.

— Mon adjudant ! héla un soldat.

— Que se passe-t-il ? questionna celui-ci.

— Ben ! Le corps est encore chaud, enfin il n'est pas froid comme l'autre.

— Brancardier, brancardier !

— Mon adjudant.

— Examinez cet homme et dites-moi ce qu'il en est.

— Cet officier est dans un piteux état, il a reçu une balle dans la tête, mais il est encore vivant.

— Comment est-ce possible ?

— Il aura eu beaucoup de chance.

— Portez-le sur un brancard et emmenez-le au poste de secours le plus proche. Je vais prévenir le chef de bataillon pour décider de son sort. Il paraît loin de ses lignes, cet officier du 208<sup>e</sup>. Déserteur ou égaré.

— À vos ordres !

— Dès votre retour, faites votre rapport au capitaine Dumont. Je serai avec lui.

\*\*\*

À l'arrière, Louis se réveillait doucement. Émergeant de sa torpeur, il scruta le hangar où étaient mélangés blessés et mourants. Il tapota la poche de sa veste et sentit les papiers. Il ne voulut pas les sortir, de peur d'éveiller quelques sentiments scélérats. Son regard s'attarda sur une femme qui soignait un homme plutôt mal en point, à en juger par les torchons devenus vermillon par tant de litres de sang versé.

Le galbe de ses jambes, la courbure de ses hanches invitaient à une danse, tendrement enlacée. Lorsqu'elle se retourna, son visage illumina celui de Louis. Aurait-il vu un ange ou un démon que cela ne l'aurait pas plus affecté. Elle avait une mèche rousse qui retombait sur ses yeux, couvrant de moitié un regard de braise. Des yeux clairs, perçants comme l'aigle qui survole les contrées lointaines et limpides comme l'eau des roches, bleutée d'un ciel d'azur, dans lesquels se perdre devient infinie douceur. Des lèvres sensuelles, dessinées comme si mille baisers devaient s'y fondre. Un petit nez mutin,